



Les identités ethniques : exutoire du génocide perpétré contre les Tutsi dans *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga

Deogratias Bizimana Mushombanyi

ISP-Idjwi

République démocratique du Congo

Bizimanad78 gmail.com

<https://orcid.org/0000-0001-7492-0203>

Reçu le 29-10-2025 / Évalué le 27-02-2026 / Accepté le 30 avril 2026

Résumé

La production littéraire francophone du Rwanda au lendemain du génocide de 1994 s'investit dans l'histoire des événements tragiques mémoriels. Les ethnies Hutu et Tutsi s'affrontent et se massacrent sauvagement à cause des crises identitaires, laissant penser humainement à la fin de l'humanité dans ce pays où la littérature transforme la guerre ethnique en une expérience esthétique. Le roman *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga thématise ces tueries ethniques conspirées par les tenants de l'idéologie génocidaire et où un des personnages de l'écrivain diasporique conte que le « Rwanda, c'est le pays de la mort. La mort a établi son règne sur notre pauvre Rwanda » (Mukasonga, 2012 : 274).

Mots-clés : identités ethniques, crises identitaires, anthroponymes sémantisés, idéologie génocidaire, roman mémoriel

Ethnic identities: an outlet for the Rwandan genocide in Scholastique Mukasonga's *Notre-Dame du Nil*

Abstract

Francophone literary production in Rwanda in the aftermath of the 1994 genocide focuses on the history of tragic events. The Hutu and Tutsi ethnic groups clash and massacre each other savagely due to identity crises, leading one to believe that humanity has come to an end in this country where literature transforms ethnic war into an aesthetic experience. Scholastique Mukasonga's novel *Notre-Dame du Nil* addresses these ethnic killings conspired by the proponents of genocidal ideology, in which one of the characters of the diasporic writer recounts that '*Rwanda is the country of death. Death has established its reign over our poor Rwanda*' (Mukasonga, 2012: 274).

Keywords: ethnic identities, identity crises, semanticised anthroponyms, genocidal ideology, memoir novel

Introduction

Les écrivains francophones africains, singulièrement ceux de la région des Grands Lacs Africains, s'investissent immanquablement dans les mutations sociopolitiques de leur époque lors de la création littéraire. Ces mutations fécondent indéniablement leur imaginaire et servent de thème dans la texture du roman. *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga puise profondément dans les événements historiques tragiques du génocide rwandais de 1994 de sorte que ces événements macabres mémoriels constituent la matière historique du roman. Ce récit perpétue les thèses de la négritude et de l'afropessimisme contemporain dans une énonciation de dénonciation et de témoignage.

Au cœur des ténèbres mortuaires et de l'horreur du génocide rwandais, le roman *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga est ancré dans les massacres horribles les plus expéditifs de l'humanité et donne à voir toutes les scènes macabres des tueries entre deux ethnies : les Hutu et les Tutsi du Rwanda. Ces identités ethniques conflictuelles, voire meurtrières seront examinées au moyen d'une approche tridimensionnelle intégrant la sociocritique, la narratologie et l'ethnostylistique au sein de ce roman où la fiction narrative se confond avec les réalités historiques politiques passées et récentes tout en dénonçant et en témoignant insidieusement l'idéologie du génocide. Notre réflexion s'inspire de Elongo, 2014, Bigirimana, 2014, Manirambona, 2017 et 2015, Bakayoko, 2014, Gahutu, 2014. En l'esprit de la complémentarité des approches, des incursions en linguistique structurale seront observées pour mieux scruter les néologismes qui tissent les identités au sein de l'onomastique du roman.

Notre regard porte sur les identités ethniques comme exutoire du génocide rwandais de 1994 au travers les néologismes identitaires et les anthroponymes aux connotations ethniques et culturelles observables dans les manipulations linguistiques opérées au sein de l'écriture du roman *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga. Les événements tragiques qui ont profondément encouragé l'émergence des fractures sociétales conduisant aux extrémismes ethniques constituent des oppositions de fait de la faillite de l'humanité au Rwanda et qui trouvent un écho immédiat dans la trame du récit à l'examen. Ces fractures internes amènent à se poser les interrogations suivantes : En quoi les appartenances ethniques des

personnages tissent les haines ethniques qui alimentent les fractures identitaires dans la société du récit. Comment les identités ethniques conflictuelles ont servi de passerelle à une idéologie génocidaire ? Quelles circonstances, quels désirs, quels motifs se cachent derrière l'opération onomastique dans le roman étudié ?

Pareil questionnement convoque une hypothèse globale selon laquelle l'idéologie génocidaire est tributaire des identités ethniques manipulées dans le discours politique et idéologique. Les haines ethniques sont astucieusement construites sur les stéréotypes et les origines étrangères des Tutsi, parvenus envahisseurs, prédateurs, nomades, éleveurs colonisateurs et les hutu, autochtones agriculteurs, colonisés envahis. Les dénominations identitaires néologiques du personnel du roman sont à l'origine des séismes humains postulant la thèse d'une improbable unité ethnique au pays ou d'un impossible apaisement interethnique ou encore de coexistence pacifique au sein d'une société fissurée, déchirée par les haines ethniques, conservatrice des différences.

L'architecture de la réflexion présentera d'abord les assises conceptuelles, analysera les néologismes identitaires et les manipulations linguistiques présents dans le roman, ensuite, explorera par ailleurs, l'identité ethnique métisse ou hybride, scrutera finalement les anthroponymes au sein de l'onomastique romanesque comme porteurs des marqueurs identitaires haineux, conflictuels voire meurtriers ; passerelle de l'idéologie génocidaire.

1. Cadre conceptuel

Les productions littéraires ne constituent pas toujours des îlots discursifs désincarnés des réalités endogènes. Le texte littéraire se trouve alors ancré dans les réalités socioculturelle, politique, économique, religieuse, ethnique ou identitaire du continent. Ainsi, toute création ou production littéraire se fait à partir du réel existant. Dans la région des Grands Lacs Africains, nous assistons récemment à des spirales des violences extrêmes et des affrontements interethniques liés aux différences ou identités ethniques et qui ont débouché aux massacres inextricables et aux horreurs

inadmissibles du génocide. Pourtant, les populations de la région ont plus en commun que ce qui les divise ; l'identité ethnique.

L'identité convoque insidieusement la notion d'appartenance et est soumise au changement en ce sens où nous soutenons que « L'identité n'est pas donnée une fois pour toute, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence » (Maalouf, 1998 : 31). Dans cette dynamique de l'identité pensée comme un brassage d'une multitude d'appartenances, retenons que :

L'identité est, en effet, par essence, une notion en constante mobilité dans le temps et dans l'espace et qui se construit dans le brassage des cultures. Ce brassage permet de penser l'identité comme une multitude d'appartenances dont les unes sont plus mouvantes, changeantes que les autres, adaptables en fonction des défis et des opportunités des moments. L'identité est donc une catégorie en constante construction dans un processus d'interaction enrichissante et féconde (Manirambona, 2017 : 29).

Les appartenances multiples font simultanément partie de l'identité unique, dynamique et existent dans l'identité d'un individu laquelle ne se morcelle pas, ne se compartimente pas, puisque : « L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes », (Maalouf, 1998 : 34). Ce changement ou modification identitaire permet de soutenir que « L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence » (Maalouf, 1998 : 31). Les différences identitaires peuvent créer, cependant, des hostilités identitaires par manque d'effort de dissiper les malentendus ou par allégeances groupales sur lesquelles l'individu mise avec excès pour sa propre survie et celle des siens. Cela incite à « essayer de comprendre pourquoi tant de personnes commettent aujourd'hui des crimes au nom de leur identité religieuse, ethnique, nationale ou autre. » (Maalouf, 1998 : 15).

Cependant, il existe une seule appartenance majeure, tellement supérieure aux autres en toutes circonstances qu'on peut légitimement appeler « identité ». Les expériences vécues tout au long de l'histoire de l'humanité prouvent que les conflits identitaires sont basés sur l'appartenance à une zone géographique, à une langue commune, à une même ethnie ou à une même religion. Cette appartenance ne garantit pas pourtant l'absence d'inter-conflit ou l'abolition de la guerre. La guerre du Rwanda où les Hutu et les Tutsi s'entretuent en dépit de leur appartenance

à la même zone géographique, à la même langue, à la même religion, mais pas ethnique en est une parfaite preuve :

Là où les gens se sentent menacés dans leur foi, c'est l'appartenance religieuse qui semble résumer leur identité entière. Mais si c'est leur langue maternelle et leur groupe ethnique qui sont menacés, alors ils se battent farouchement contre leurs propres coreligionnaires [...] Les Hutus comme les Tutsis sont catholiques et ils parlent la même langue, cela les a-t-il empêchés de se massacrer ? (Maalouf, 1998 : 22).

C'est de ces conflits identitaires que naissent les crises identitaires qui se soldent parfois dans les massacres indescriptibles ou le génocide, ce dessein macabre d'extermination, d'élimination physique des populations au nom des différences et des calculs politiques ou constructions idéologiques. Le génocide a souvent été interprété comme un atavisme séculaire entre ethnies ennemies, un racisme.

La thèse des « *identités meurtrières* », ou des identités meurtries est fondamentale pour cerner l'existence des tueurs qui massacrent lâchement les populations innocentes des ethnies différentes des leurs et qui justifient leurs crimes contre l'humanité par l'identité ethnique. Au Rwanda, les hommes de toutes conditions, de toutes religions ont pu se transformer en massacreurs ethniques, brillants sanguinaires, en somnambules possédés par la haine ethnique, prétexte du génocide observé en 1994. C'est cette conception « tribale » fondée sur l'exclusion et la haine de l'identité qui a servi de prétexte pour catalyser les haines ethniques au Rwanda afin d'orchestrer des massacres massifs et les plus expéditifs de l'humanité.

La haine qui s'empare des partisans des « *identités meurtrières* » au Rwanda est une haine ethnique cousue sur les conflits identitaires les plus sanglants, corollaires des crises identitaires vécues dans cette biosphère. Elle se manifeste comme une haine de la diversité, diversité constitutive de l'identité composite des humains. Ainsi, les partisans de pareille haine liée aux « *identités meurtrières* » dénie aux populations discriminées le droit d'appartenir à l'humanité par des injures racistes, rabaissent les populations haïes à la condition animale la plus méprisée : (*Les Tutsi, ce sont les Inyenzi, les cafards* ou le titre injurieux ou provocateur du roman « *Inyenzi ou les cafards* »). Cette posture d'exclusion d'une partie des humains de l'humanité est un délire nihiliste, niant la pluralité ou la diversité de notre espèce. Les massacres récemment accomplis au nom de l'ethnie au Rwanda

convoquent la thèse des identités ethniques meurtrières que les racistes fondent sur un nihilisme de l'altérité, de la convivialité ethnique ou du vouloir-vivre ensemble dans la cohésion.

La notion de l'identité est au cœur du désir d'appartenance à une collectivité culturelle, religieuse, nationale ou ethnique. Elle détermine les adhésions massives comme les répulsions, les demandes d'intégration comme les isolationnismes communautaires, le désir de fraternité comme celui de meurtre qui, au nom du fanatisme violent, de la nation, d'une communauté, d'une religion, d'une idéologie universelle acquise naïvement, ou d'une ethnie, massacrent des populations innocentes ou les discriminent. Pour Roland Barthes, « l'écriture de la violence confronte la réalité à ce qu'elle a d'abominable, exhibant l'impensable, racontant l'inimaginable » (Barthes, 1972 : 18), l'opprobre de l'humanité, pour dire l'indicible dans l'imaginaire littéraire dénonciateur.

2. Néologismes identitaires ethniques : des révélateurs des haines ethniques et passeurs de l'idéologie génocidaire rwandaise

Le roman *Notre-Dame du Nil* regorge des formes morphologiques prises ici comme des néologismes identitaires. Ces néologismes sont tissés idéologiquement pour véhiculer les aspirations profondes de deux ethnies consumées par les haines ethniques. Les formes morphologiques néologiques identitaires sont tissées pour véhiculer l'idéologie de l'écrivain à travers ses personnages aux anthroponymes sémantisés au plan identitaire, voire opposés, antithétiques. En effet, l'onomatourge effectue indéniablement un choix laborieux des personnages dans son réseau nominatoire pour construire sa rêverie.

L'identité est alors un des thèmes existentiels du récit. Les personnages confrontés aux problèmes identitaires véhiculent, représentent à la fois les problèmes individuels et ceux de leurs communautés respectives. Le dessein de l'auteur de peindre cette situation existentielle chaotique et inhumaine passe par les manipulations linguistiques pour démontrer un problème existentiel. Ces pratiques linguistiques au sein du roman débouchent à un dessein d'appartenir à une « *tribu planétaire* » (Maalouf, 1998 : 97), afin d'être porteur d'une identité hybride, métisse, rhizome,

mondiale ou universelle épargnée des pesanteurs de nuisance et des colorations ethniques vitalemment nocives.

En ce sens, la relation entre langue et littérature ou littérature et linguistique n'est plus une union nouvelle à démontrer, mais plutôt une pratique scripturale des écrivains francophones subsahariens, singulièrement ceux de la région des Grands Lacs Africains. Au fait, les manipulations linguistiques sont devenues un sport préféré des écrivains africains produisant dans une langue étrangère. L'écriture romanesque procède ainsi d'une réappropriation linguistique qui dénote le rapport que l'écrivain entretient avec la langue d'écriture. Il crée alors sa propre *interlangue* (Maingueneau, 2004 : 140), en faisant de la langue française une expression individuelle ouverte à toutes les manipulations dans les limites de la lisibilité.

Dans cette subversion, les choix langagiers que l'écrivain opère se remarquent par une lexicalisation néologique et une onomastique révélatrices des haines ethniques, conspiratrices du génocide et vécues sournoisement, mais aussi par la coexistence de la langue française avec les autres langues connues de l'auteur, en particulier le kinyarwanda, sa langue maternelle. Cette « *écriture en langues* » colle aux cadres socio-référentiels de l'immigration et à la situation d'altérité linguistique et culturelle à laquelle l'autrice est confrontée en tant qu'auteur diasporique (Manirambona, 2015 : 79).

Le roman *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga fait coexister dans l'écriture le français avec la langue nationale de l'auteur, le kinyarwanda et une langue régionale, transnationale, le kiswahili ; produisant ce que Manirambona (2015) nomme « récit en langues », une négriture, une écriture hybride, un mélange, semble-t-il, à dessein d'africaniser la langue française et de marquer insidieusement le sentiment d'appartenance identitaire de l'auteur en sens où une langue maternelle est identitaire. En ce compris, l'africanisation littéraire est souvent liée au sentiment d'appartenance des écrivains qui mêlent astucieusement les termes de leurs langues maternelles dans l'écriture. Ces expressions trahissent ou dévoilent tacitement les origines ou le sentiment d'appartenance de l'auteur à une communauté spécifique, à une sociosphère singulière.

Dans le processus *d'appropriation-adaptation* (Caitucoli, 2007 : 54), des langues, un phénomène universel et inévitable résulte du fait que les langues n'ont aucune matérialité en dehors de leurs usages. Ainsi, ce sentiment d'appartenance revendiquée est pris comme un ancrage référentiel et existentiel de l'écrivain qui le pousse à une domestication de la langue d'écriture et où le terme appropriation renvoie à la vernacularisation de la langue, selon les termes de Lafage cité par Caitucoli (2007 : 54), à « l'assimilation et à l'adaptation de cette langue aux besoins de l'expression d'une pensée africaine ». Ce qui pousse ces écrivains, probablement, à des adaptations morphosyntaxiques de la langue française lors de la création littéraire. Ces pratiques liées aux besoins spécifiques de communication incitent les écrivains à des mécanismes scripturaires convenables à leurs modes de pensée et à leur vouloir dire.

En ce contexte spécifique d'écriture, depuis *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma, aux désillusions des écrivains, succèdent des écritures désenchantées, subverties, transgressées, renouvelées. La seconde génération des écrivains africains accuse les Noirs d'être responsables de la déchéance sociale de leurs compatriotes, comme une des sources des maux, des misères, du chaos, de la faillite de l'humanité, des horreurs des mémoires traumatiques. Avec cette littérature de la désillusion, ce courant du désenchantement aux « *romans révolutionnaires* », les écrivains optent pour une écriture subvertie et enrichie des « parlers » locaux et des langues africaines. Ce que nous nommons la *négrification de la langue française* par les écrivains de la diaspora, de la *migritude*. Héritière de ces pratiques linguistiques dans le roman africain, Scholastique Mukasonga les perpétue dans sa création littéraire pour dénoncer un événement historique de l'afropessimisme contemporain : le génocide rwandais de 1994.

Dans une sociosphère des haines ethniques et une anthroposphère invivable, les pratiques scripturaires de ces écrivains sont imbriquées des mécanismes de renouvellement, de réécriture, d'invention, de réinvention et d'innovations linguistiques des formes néologiques identitaires axés sur les ethnonymes et des anthroponymes identitairement sémantisés dans la texture du roman. Ces formes néologiques identitaires se manifestent par plusieurs procédés repérables dans le roman étudié, par des mécanismes

morphologiques, lexicales charriés dans le récit de Scholastique Mukasonga, *Notre-Dame du Nil*. Dans une perspective écolinguistique, les langues s'adaptent, épousent les réalités de l'environnement où elles sont parlées ou écrites et les sentiments qu'elles sont chargées d'exprimer.

En ce compris, les manipulations linguistiques qu'opère un écrivain qui produit dans une langue étrangère peuvent se manifester à plusieurs niveaux. Notre réflexion est axée sur les aspects lexicologiques et onomastiques. Le corpus atteste ces réalités linguistiques par des néologismes morphologiques identitaires suivants :

*Non, ce qui aggravait le cas de Modesta, c'était son père, Rutetereza, le Hutu qui avait voulu se faire Tutsi, **kwi hutura** comme on disait « **se déhutuhiser** » (Mukasonga, 2012 : 89).*

Néologie formelle morphologiquement usitée par l'auteur, elle est incluse en morphologie, discipline linguistique qui étudie les procédés de formation des mots. Pour Zuffery S. et Moeschler, (2012 : 92), l'unité d'analyse de la morphologie est le morphème ; notion qui peut être définie comme la plus petite unité linguistique qui possède à la fois une forme et une signification. La morphologie cherche à savoir par quels procédés de nouveaux mots sont créés en français en faisant intervenir, au même titre que la syntaxe, la faculté humaine du langage.

Par ailleurs, dans les rapports entre la morphologie et le lexique, les auteurs poursuivent et précisent qu'« *En exploitant les procédés morphologiques de leur langue, les locuteurs peuvent à tout moment créer un nouveau mot. Par le recours aux mêmes principes, d'autres locuteurs de cette langue peuvent comprendre le sens de ces nouveaux mots même s'ils ne les ont jamais entendus auparavant* » (Zuffery S., Moeschler, 2012 : 99).

Ce principe linguistique facilite le degré d'intercompréhension des lecteurs francophones du roman de Scholastique Mukasonga qui comprennent la néologie insérée dans la matrice phraséologique en appliquant un imaginaire linguistique au néologisme identitaire.

Mukasonga se sert du procédé morphologique de la dérivation par affixation, procédé par lequel on crée de nouvelles unités lexicales par préfixation ou par suffixation, du moins par adjonction d'un préfixe ou d'un suffixe. Le néologisme produit est ancré dans les connotations identitaires meurtrières : *se déhutuhiser* est formé ainsi par affixation. Cet africanisme

ou rwandisme identitaire qui signifie ne plus être hutu selon la charge sémantique du préfixe est compris comme une forme verbale pronominale réfléchie où : *dé-* : est un préfixe privatif désignant l'annulation de l'appartenance ethnique, car conflictuelle voire meurtrière, invivable, -*hutu-* : un ethnonyme, -*his-* : suffixe formel créé par harmonie consonantique avec la consonne initiale de l'ethnonyme, forme de base en langue locale, identitaire ou maternelle de l'auteur. L'infixe acquiert un caractère euphonique, -*er* : marque de l'infinitif, une suffixation indirecte du radical -*hutu-* car par transformation et mutation phonique, le mot créé apparaît comme multisuffixé. Les suffixations directes, par contre, possèdent des radicaux qui sont facilement distinguables et les suffixes ne participent pas à la mutation ou à la transformation de ces derniers.

Par ailleurs, ce procédé d'affixation est à l'origine de la création d'unités lexicales verbales. Nous postulons là à l'hétérolinguisme où *se-* forme pronominale attestée en français au même titre que le suffixe – *er* sont combinés subtilement, habilement, astucieusement à un mot bantu, rwandais pour donner une forme verbale francisée dans la matrice phraséologique.

Dans une atmosphère des identités ethniques haineuses et/ou meurtrières, les haines ethniques exacerbées aux fins politiques peuvent conduire à une métamorphose identitaire lorsque le sentiment d'être une poussière de peuplade dominée et vouée à la misère, au supplice, affaiblie par une tribu ennemie, s'installe dans l'existence. L'absurde, cette expression de l'impuissance de l'homme à trouver un sens à son existence suppléée par les événements tragiques se succédant à une cadence infernale, les hostilités inhumaines affreuses conduisent l'humain à chercher des alternatives existentielles, car le sentiment de protection est plus naturel au muntu. L'âme chagrine, mais impuissante de se soustraire à la situation sociale d'opprimé suspecté dans ses mécanismes de survie peut opter pour l'alliance, la couardise comme alternative vitale de conservation suite aux menaces ethniques fréquentes, permanentes et aux quolibets sournois. C'est ce sentiment qui pousse l'auteur, elle-même rescapée du génocide, à un interventionnisme auctorial dans l'écriture :

Pour Couronner sa métamorphose, il avait décidé d'épouser une Tutsi. [...] Il y aurait toujours quelqu'un pour rappeler qu'il avait voulu se faire tutsi,

***kwihutura**. Il n'en finirait jamais avec ceux qui, en plaisant ou en menaçant, ce qui revenait au même, lui rappelait sa trahison. [...] C'était le prix à payer pour redevenir hutu, **kwitutsura**, « **se détutsiser** ». La même suspicion pesait sur Modesta. Elle devait sans cesse rappeler aux autres qu'elle était une vraie Hutu, surtout à Gloriosa dont le nom claquait tel un slogan : Nyiramasuka, Celle-de-la- houe (Mukasonga, 2012 : 89).*

*D'ailleurs, il m'a dit qu'on allait **détutsiser** les écoles et l'administration (Mukasonga, 2012 : 181).*

*Nous, on va d'abord **détutsiser** la Sainte Vierge, je vais lui rectifier le nez (lui modeler un nouveau nez), c'est un geste politique. (Mukasonga, 2012 : 182).*

Le même procédé morphologique par dérivation affixale, sur un ethnonyme, est de mise dans la forme néologique « *se détutsiser* » où *se-* : est une forme pronominale verbale attestée en français, *dé-* : est un préfixe de privation marquant le contraire attesté également en français, langue d'écriture de l'auteur, *-tutsi-* : un ethnonyme rwandais, *-s-* : un suffixe formel en harmonie consonantique avec le *s* contenu dans la forme nominale de l'ethnonyme et *-er* : marquer de l'infinitif des verbes du premier groupe. Pour le besoin de la langue, les verbes nouveaux créés appartiennent majoritairement au premier groupe.

Les deux ethnies en collisions ou en convulsions dans l'écriture de cette écrivaine diasporique constituent la source, l'exutoire du génocide rwandais de 1994. Les haines ethniques ont inexorablement conduit à la faillite de l'humanité dans ce pays de la mort laquelle a établi son règne sur leur pauvre Rwanda (Mukasonga, 2012 : 274) et illustrent clairement les mutations sociopolitiques de l'ère. L'auteur s'inspire des événements tragiques qui découlent d'une mémoire traumatique dans la création littéraire pour mettre cette faillite de l'humanité rwandaise à la mode.

Ces néologismes relèvent de l'hybridation en ce sens qu'ils sont construits sur base des ethnonymes rwandais auxquels s'ajoutent des affixes du français. Ce faisant, nous pouvons postuler, à la suite de Manirambona (2015 : 85) que l'auteur respecte les règles minimales de la langue française, condition d'ailleurs de communication entre elle et le lecteur d'expression française. Cependant, dans la pratique, le français est une langue dont l'histoire est marquée par une continuité d'enrichissement interlinguistique d'une part et un potentiel de transformation d'autre part. Ainsi, les écrivains s'attachent donc à exploiter le caractère malléable du français en le subvertissant de façon plus ou moins radicale.

La porosité des frontières en Afrique semble corollaire à la porosité des identités. La collusion ethnique pourrait conduire insidieusement soit à une pratique sociale de la métamorphose ethnique, identitaire, soit au sentiment d'appartenance à une ethnie transnationale en vue d'être porteur d'une identité débarrassée, épargnée des perceptions liées aux haines ethniques et des complots y afférents. La création lexicale joue avec la formation des mots, l'invention des formes verbales, des nominalisations dont la littérature commence à rendre compte et à fixer dans l'écrit. Mais l'idéal d'une identité intermédiaire est une aspiration profonde liée aux situations existentielles dans la poétique de la relation humaine (Manirambona, 2015 : 80).

3. L'appartenance ethnique intermédiaire : une posture vers une identité métisse, hybride, universelle

L'idéologie ou l'idéologème de l'écrivain peut le conduire à déployer, dans l'écriture, un imaginaire linguistique de dépassement ethnique dans les schèmes mentaux des personnages lors de la création romanesque. Si les brassages ou les métissages des populations sont imaginables, l'auteur peut penser des flexibilités ou des enchevêtrements identitaires ou ethniques dans l'écriture afin d'inventer des identités passerelles, plus ouvertes au monde et constituées des « tribus planétaires », selon l'oxymoron d'Amin Maalouf, des identités-frontières qui seraient moins conflictuelles, moins haineuses. Les manipulations linguistiques consistant à disséminer les termes des langues maternelles des écrivains dans la langue d'écriture, le français, au vœu de les franciser ou de les travailler pour créer de nouveaux termes, participent non seulement à la tentative de nationaliser insidieusement la création littéraire de l'écrivain, mais aussi constituent un sport préféré de la plupart des écrivains négro-africains qui veulent inscrire leur identité nationale dans leurs œuvres. Le roman de Scholastique Mukasonga s'inscrit dans cette forme de l'écriture contemporaine du roman africain. L'identité frontalière, métisse ou hybride qui se forme lorsque l'être humain se trouve à la lisière de plusieurs langues ou cultures. Mais un personnage du roman qui partage ces éléments constitutifs de l'identité se trouve en quête d'une identité ethnique

intermédiaire, passerelle pour des motivations existentielles, de survie, pour parer aux menaces liées à l'appartenance ethnique. D'où le déploiement de l'imaginaire linguistique vers des néologismes ethniques hybrides interculturels, compensatoires de la différence identitaire.

Les néologismes ethnonymiques disséminés dans *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga illustrent ce phénomène de la création linguistique qui hante l'écriture contemporaine. Le néologisme dans l'écriture de cette écrivaine diasporique ici ne vise ni assimilation ni alliance identitaire, mais plutôt une neutralité identitaire. Dans la quête de cette identité transnationale hybride, mondiale, l'auteur déploie un imaginaire linguistique de fusion des identités ethniques pour tenter d'obtenir une dénomination ethnique unique, capable de taire les rivalités ethniques de l'ère. Ainsi, la créativité lexicale ethnique conduit l'auteur à noter :

Mais je veux des enfants qui ne soient ni hutu ni tutsi. Ni à moitié hutu ni à moitié tutsi. Je veux qu'ils soient mes enfants, c'est tout. [...] Mes grands frères détestent leur mère, c'est à cause d'elle qu'ils ne sont pas comme les autres, qu'on les appelle des mulâtres, des Hutsi. (Mukasonga, 2012 : 93). Pour moi, elle n'est ni hutu ni tutsi, c'est ma mère. Il y aura peut-être un Rwanda sans Hutu ni Tutsi (Mukasonga, 2012 : 94).

La nouvelle identité intermédiaire convoitée par Mutamuriza est celle universelle, mondiale ; celle des « *tribus planétaires* » selon les termes de Amini Maalouf. Pour ce personnage, cette nouvelle identité est pareille à celle des religieuses en perte de leur identité racine à cause d'un long séjour au pays. Les religieuses vivent une convivialité sans racisme ni ethnicisme. La convoitise de l'harmonie sociale vécue au couvent amène Mutamuriza à penser que les religieuses renoncent préalablement à leur identité racine pour adopter une nouvelle identité ecclésiale unique, source d'harmonie, du vouloir vivre ensemble paisible, harmonieux. Ainsi, pense-t-elle que séjourner longuement au Rwanda conduisait à perdre les identités racines des consacrées qui reçoivent alors une identité hybride épargnée des rivalités ethniques nocives : « Elles étaient au Rwanda depuis si longtemps qu'on avait oublié leur couleur. Ni hommes ni femmes, ni blanches ni noires, elles étaient des êtres hybrides auxquels on avait fini par s'habituer comme dans les paysages du Rwanda » (Mukasonga, 2012 : 95) ou encore l'identité

des exilés qui « *se dilueraient de métissages en métissages* » (Mukasonga, 2012 : 74).

Par ailleurs, la fréquentation universitaire, dans l’imaginaire des suppliciés par l’idéologie des haines ethniques, pourrait constituer une solution inattendue parce que, pense-t-elle, « quand on est étudiante, c’est comme si on n’était plus ni hutu ni tutsi, comme si on accédait à une autre « ethnies » (Mukasonga, 2012 : 125). L’alliance interethnique, n’était pas aussi une stratégie d’échapper aux supplices en ce sens où Mutamuriza déclare que « et même peut-être les moitiés de Tutsi comme toi », (Mukasonga, 2012 : 186), ne furent pas écartés du drame par voie du métissage : « moi, je vais nettoyer ta moitié tutsi qui t’a poussée à me trahir » (Mukasonga, 2012 : 219).

Sur le plan morphologique, deux procédés opèrent dans la formation du nouvel ethnonyme hybride Hutsi, l’identité ethnique intermédiaire convoitée, désirée qui formerait la « tribu planétaire », universelle dans un Rwanda nouveau monoethnique, un pays à tribu unique brassée : l’aphérèse et la syncope. Si la langue est soumise à des éternels enrichissements, la réadaptation de celle-ci pour mieux dire les nouvelles réalités sociales, est toujours une réinvention.

L’ethnonyme Hutsi, la dénomination du nouveau peuple sans pesanteurs ethniques conflictuelles, incite à se pencher dans le secteur de la néologie formelle, singulièrement dans les procédés morphologiques où les particularités morphologiques, en gros, font intervenir l’étude des formes et leurs désinences. C’est l’étude des règles de formation d’un mot nouveau selon, d’une part, les phénomènes de dérivation à travers les affixations, les troncations et des acronymisations, et d’autre part, les mécanismes de composition de mot dans le secteur de la construction des mots.

Le roman de Scholastique Mukasonga fait repérer cette particularité d’innovation morphologique en tant que néologisme à la fois de forme et de sens. *Hutsi* est un ethnonyme formellement composé des ethnonymes hutu et tutsi. Hutu a connu une troncation, une réduction de la syllabe – *tu* à la fin de l’ethnonyme et tutsi a connu aussi un retranchement de –*tu* au début de l’ethnonyme pour former un nouvel ethnonyme *hutsi*. Ce procédé est une forme simple de troncation qui consiste à conserver la première ou

les deux premières syllabes d'une unité lexicale et à supprimer la dernière syllabe. C'est une apocope, ce retranchement de la syllabe en fin de mot conduira Ekouma (2018 : 92) à soutenir que la langue française évolue, comme toute langue vivante, en intégrant dans le vocabulaire usuel des termes de diverses sources, qu'il s'agisse d'expressions issues des langues régionales ou identitaires, maternelles.

En insérant des expressions du kiswahili comme langue régionale ou du kinyarwanda comme langue nationale, identitaire et maternelle de l'auteur, l'écriture de Scholastique Mukasonga penche à la fois dans une sorte de régionalisme littéraire par le kiswahili parlé dans la région des Grands Lacs Africains et de nationalisme identitaire par les termes et anthroponymes du kinyarwanda disséminés dans le roman. Ces termes distancient les lecteurs étrangers à ces deux langues tout en marquant le sentiment d'appartenance ethnique, identitaire, auctoriale ou en trahissant les origines africaines de l'auteur dans la langue d'écriture.

Pour Ekouma (2018 : 92), « l'emprunt à la langue vernaculaire n'est pas le résultat d'une absence de mots équivalents dans la langue française, mais traduit la volonté du locuteur d'insérer des mots de sa langue dans la langue française pour créer le rapprochement avec son interlocuteur, mais surtout pour être encore plus proche de cette langue locale dans laquelle il trouve son aise » et par laquelle il marque dans l'écriture son sentiment d'appartenance. Ces pratiques littéraires dans les littératures africaines francophones véhiculent insidieusement les identités ethniques des écrivains bien que majoritairement diasporiques. Ces mécanismes scripturaires prouvent, d'une part, une *appropriation- possession* et, d'autre part, une *appropriation-adaptation* de la langue française par l'auteur.

Ainsi, dans une esthétique de subversion, les écrivains hétérolingues textualisent dans leurs œuvres le contact de langues. Pareille textualisation manifeste à la fois, selon les termes de Caitucoli (2007 : 54) une *appropriation- possession*, par laquelle des locuteurs endogènes font du français leur propriété, et une *appropriation-adaptation* par laquelle ils le rendent propre à exprimer une pensée endogène. Il existe là une sorte de « plurilinguisme externe » (Maingueneau, 2004 : 140) qui se manifeste par les langues connues de l'auteur. En effet, soutenons avec Manirambona (2015 : 80) que celui-ci produit dans une situation de contact des langues et

des cultures qui affleurent chaque fois à la surface. L'ensemble de tous ces phénomènes dénote une véritable réappropriation de la langue d'écriture qui est finalement le fruit d'une négociation de l'écrivain qui se constitue sa propre interlangue d'après sa culture et son individualité.

Aussi, les noms, les anthroponymes en langue identitaire participent évidemment à « *l'esthétique interlinguistique* » du plurilinguisme externe. La nouvelle identité, le nouvel ethnonyme que l'élève lycéenne propose à ses condisciples et amies de sa génération scolaire, dans leurs transactions langagières, transpire comme une solution miracle au problème identitaire rencontré par une génération dont elles sont devenues victimes. La manipulation linguistique opérée pour parvenir à cette solution traduit l'impasse identitaire dans une nation où cohabitent distinctement deux ethnies majoritaires, Hutu et Tutsi et une ethnie minoritaire, le Twa. Ces rivalités ethniques fonctionnent aussi dans l'organisation sémiotique des personnages.

4. Les anthroponymes identitairement sémantisés

La langue française écrite du roman de Mukasonga dissémine une diversité des termes en langues connues de l'auteur. *Notre-Dame du Nil* regorge un investissement anthroponomastique qui sédimente les collusions ethniques de par la charge sémantique et la transposition onomastique voulue ou imaginée par l'auteur. L'onomastique contribue, par ailleurs à la fixation de l'interlangue dans ce que Concilie Bigirimana dénomme par transposition onomastique. Le phénomène de la transposition littéraire se manifeste essentiellement à travers la traduction, l'adaptation, l'intertextualité, le transfert culturel, etc. en effet, tout écrivain qui ne produit pas en sa langue maternelle s'efforce tantôt de traduire sa pensée, tantôt de combler ce vide par la transposition d'un mot étranger dans sa langue d'écriture (Bigirimana, 2014 : 79-80). La connaissance des noms dans un texte littéraire contribue à la compréhension de l'idéologie que défendent les auteurs.

Le nom porte sens particulièrement l'anthroponyme dans les sociétés africaines où il reste un condensé de vœux ou une sorte de contrat que le nommeur signe avec celle ou celui qu'il nomme. Il peut aussi être un outil

d'invitation à la convivialité ou à la rivalité, la bonté, la haine, le conflit, à la paix pour une coexistence pacifique, à la cohésion ou une arme d'interdiction au mal pour un plus humain social vis-à-vis de son environnement, de son entourage, de son partenaire ou de son semblable. Notre corpus regorge les mutations sociopolitiques lisibles dans les noms, les anthroponymes et les rôles attribués aux personnages dans la perspective de l'onomastique littéraire qui, selon Reuter (2009 : 149), est « L'étude de la signification des noms dans un texte. Ceux-ci ne sont pas distribués au hasard et contribuent à tisser les réseaux sémantiques des romans ».

Ces anthroponymes astucieusement sémantisés dans l'univers social du roman peuvent conduire à affirmer avec Reuter (2009 : 150) ceci : « Ainsi, les noms désignent les personnages, les inscrivent dans l'univers social et le système des oppositions du roman, condensent les informations et symbolisent les acteurs ». De plus, renchérit Pruner (2012 : 72) : « Dans un texte littéraire, il (le nom) est porteur d'information et doit toujours être interrogé soigneusement, car le nom propre est, si l'on peut dire, le prince des signifiants : ses connotations sont riches, sociales et symboliques ». Par ailleurs, « les acteurs apportent parfois quelques précisions sur l'identité de leurs personnages, mais le plus souvent, ils se montrent très discrets à ce propos », poursuit Pruner (2012 : 74).

Ainsi, les anthroponymes attribués au personnel du roman peuvent être révélateurs de l'organisation sociale d'une société et véhiculer l'idéologie de l'auteur dans son acte de nommer. Puisés dans la langue identitaire ou maternelle de l'auteur, les anthroponymes sont des indicateurs de l'interlangue. La distribution des personnages révèle l'investissement idéologique du créateur des récits : « Elle porte bien le nom que lui avait donné son père, *Nyiramasuka, Celle-de-la-houe ; au prénom de Gloriosa* » (Mukasonga, 2012 : 28). « *Ce n'est pas pour rien que mon père m'avait appelée **Nyiramasuka*** » (Mukasonga, 2012 : 32).

L'implicite du nom que cherche à insinuer la porteuse semble révéler le rôle social et ethnique que le nom véhicule comme message. En ce sens, le nom peut être révélateur de fondement ethnique selon la transposition faite par l'auteur du roman, l'onomaturge, créateur ou faiseur des noms. Il véhicule alors une idéologie culturelle du donneur dans l'esprit où le nom

du personnage peut véhiculer les problèmes rencontrés par toute une ethnie ainsi que des représentations sous-jacentes. Dans le monde de la littérature où se déploient les imaginaires, se côtoient les inconscients et les souvenirs, à la croisée des savoirs cognitifs et de la mémoire encyclopédique, l'auteur-onomatourge laisse très peu de place au hasard dans le choix des appellatifs de son réseau nominatoire. L'onomatourge est alors ce créateur qui emprunte, remanie, transforme, efface, façonne, dissimile, évoque, caricature, ironise et fabule dans le tourbillon d'un système de nomination qu'il bâtit dans son texte.

Si dans la vie courante le nom sert à identifier, à classer et à signifier, il revêt une double fonction dans une œuvre littéraire, dans l'onomastique romanesque. Le nom propre peut avoir une fonction référentielle et symbolique. Appelé transparent ou signifiant, le nom référentiel situe immédiatement le personnage et rend compte du réalisme géographique. La signification n'est pas souvent immédiate cependant, elle est suggestive voire symbolique (Bigirimana, 2014 : 82). Les noms symboliques sont parfois des noms identitaires ou ethniques. Le nom symbolique est celui dont les représentations sont allusives. Le nom symbolique, qui suggère le rapport de force et l'identité ethnique, confère au texte les dimensions de témoignage et de l'esthétique réaliste. L'auteur, poursuit Bigirimana (2014 : 86) qui semble créer un mythe de fondement ethnique, s'en sert en s'appuyant sur les stéréotypes selon lesquels les Tutsi sont des éleveurs et les Hutu des cultivateurs, physiquement, moralement et culturellement très différents. Ainsi, l'identité accorde « une part aux pratiques culturelles dans l'action edificatrice du social » (Bestenier, 2004 : 52).

Les haines ethniques et les représentations sociales circulent alors au sein de l'onomastique romanesque. L'anthroponyme Nyiramasuka symbolise le génie du mal et représente l'ethnie hutu majoritaire au Rwanda, bantu, mais cultivatrice, autochtone, moins civilisée dans l'imaginaire linguistique de l'auteur alors que Mutamuriza symbolise le génie du bien et représente, l'ethnie tutsi, des parvenus nomades nilotiques, suppliciée et massacrée, « machetée » selon l'expression de l'auteur, par les Hutu. Ce climat de représentation et stéréotype génère des haines ethniques et une tutsiphobie qui a servi de passerelle au génocide rwandais de 1994. Toujours, dans cette symbolisation des noms voulue par

l'auteur, l'anthroponyme désignant les tutsi est porteur d'une connotation positive puisqu'il invite à la protection, la paix dans cette faillite de l'humanité au Rwanda où les hommes devenaient plus sauvages que les animaux, dans cette biosphère où « *la saison des hommes a changé* » (Mukasonga, 2012 : 214) et où la quête matérielle de l'identité et de la paix sociale est plus qu'une nécessité vitale permanente inassouvie.

La référence à l'Histoire est aussi perceptible dans le nom symbolique. Les événements tragiques et les signes précurseurs du génocide rwandais ont alimenté un événement historique mémoriel que même l'oubli ne parvient pas à effacer dans la mémoire des survivants, des rescapés, des exilés, des écrivains diasporiques. L'histoire référée dans le récit est une :

Histoire mitigée et agitée pour exprimer les murmures d'un peuple en proie aux crises identitaires. Pour ce faire, la traduction se révèle comme le procédé le plus utilisé même si le nom y échappe. La transposition onomastique, qui reflète l'identité plus ethnique que personnelle, participe par ailleurs de la construction de mémoires (Bigirimana, 2014 : 79).

L'auteur renseigne sur la transposition onomastique de l'anthroponyme tutsi disséminé dans le récit ainsi :

*Et Virginia, [...] Tu sais comment elle s'appelle : Mutamuriza, Ne-la-faites-pas-pleurer ! Je saurai bien faire mentir son nom. (Mukasonga, 2012 : 36).
Que son nom lui soit propice : Mutamuriza, Ne-la-faites- pas-pleurer ! (Mukasonga, 2012 : 127).
Je m'appelle Virginia, mon vrai nom, c'est Mutamuriza. (Mukasonga, 2012 : 136).
Tu m'as bien servi Mutamuriza, tu es ma préférée (Mukasonga, 2012 : 209).
Virginia avait toujours été l'enfant préférée de sa mère, ne s'appelait-elle pas Mutamuriza Ne-la-faites- pas-pleurer (Mukasonga, 2012 : 125).*

Nous pouvons retenir que l'acte de nomination est un processus d'identification qui « fonde le récit et oriente la lecture dans l'expectative d'un destin » (Nicole, 1983 : 235). Le nom exprime alors plus que l'identité personnelle (Bigirimana, 2014 : 86) et véhicule un condensé de vœu du donneur, mais collectif pour toute une ethnie en impasse de persécution. Le nom constitue et exprime plus qu'une carte d'identité dont son contenu ne cesse d'assaillir, par simple profération ou lecture, la conscience de son partenaire sociale, le hutu massacreur, « macheteur » du tutsi.

Sur le plan linguistique, les noms précédés ou contenant des préfixes de négation « *ta-* » ou « *nta-* » expriment dans le récit l'interdiction quasi formelle et interpelle le potentiel persécuteur à l'esprit grégaire, à la convivialité, à ne plus être l'enfer de son semblable dans une écharde mortuaire du génocide, mais un bâtisseur du vouloir vivre ensemble plus humain. Par ailleurs, le préfixe « *tu-* » exprime l'ensemble, le collectif, la communauté humaine entière sans distinction dans cette écriture rwandaise diasporique aux frontières de la fiction et du réel :

*Je m'appelle Véronica. Mon vrai nom, c'est celui que m'a donné mon père, c'est **Tumurinde**. Vous savez ce qu'il signifie : « Protégez-la » (Mukasonga, 2012 : 70).*

Immaculée lui a dit qu'elle s'appelait Mukagatare. Tu n'es peut-être pas encore Celle-de-la-pureté mais cela viendra un jour (Mukasonga, 2012 : 59). Mais il y avait le nom d'Immaculée, de son vrai nom, celui que lui avait donné son père, Mukagatare. Gatare, était-ce cela qu'avait voulu indiquer son rêve, Gatare, ce qui est blanc, ce qui est pur. Le sentiment d'être sous une invisible protection la saisit à nouveau (Mukasonga, 2012 : 211).

Pareille onomastique littéraire laisse penser que les noms transparents sont des noms de haine dans la barbarie humaine, la boucherie humaine pendant le génocide rwandais de 1994 où les suppliciés cherchent une éventuelle protection divine en plus de celle négociée par le fait de dire son nom au partenaire au sein des convulsions et collisions ethniques meurtrières. C'est cela que représentent les noms transparents appelant la notion d'humanisme dans les situations inhumaines.

Nous constatons que l'insertion des langues africaines dans les romans africains passe par la dénomination des personnages, par l'onomastique littéraire des aires géographiques des écrivains. Le personnel du roman étudié porte totalement des noms africains tirés dans le patrimoine culturel de l'auteur. Les symbolisations identitaires que ces noms véhiculent dévoilent l'idéologie ou l'idéologème de l'écrivain dans la pratique de l'écriture romanesque. Certains noms sont fortement sémantisés pour des visées idéologiques de l'auteur-onomaturge et d'autres, le sont tacitement mais porteurs à souhait des charges sémantiques culturelles.

Le nom, première caractérisation du personnage, s'avère d'une pertinence indéniable dans la mesure où il porte des valeurs référentielles et contribue à tisser des réseaux de sens dans le récit. Plus qu'une simple

désignation, la dénomination des personnages marque à un double niveau la construction de leur identité non seulement individuelle, mais également collective. Les désignations d'appartenance africaine et singulièrement ethnique, sont significatives d'un ancrage socioculturel, d'une représentation culturelle dans lesquels le nom est fondamentalement une parole qui renferme l'essence de l'être désigné.

En Afrique, insinuons-le, les noms ne sont pas donnés au hasard, ils sont fortement motivés et obéissent à un fonctionnement endogène de la nomination, car dit-on, le nom exerce un pouvoir sur l'être nommé. Il revêt de ce fait une double dimension. La première est celle de la dénotation, et la seconde, celle de la connotation comme charge sémantique suppléée à la signification initiale. La dénomination laisse dès lors entrevoir un faisceau de référents, véhicule un imaginaire et acquiert de ce fait un sens ethnoculturel dense. S'inspirant de cette pratique séculaire, soutenons avec Bakayoko (2014 : 266) que les écrivains africains, spécifiquement ceux de la région des Grands Lacs Africains, dans la littérature rwandaise, attribuent des noms à leurs personnages lesquels correspondent à une motivation circonstancielle, événementielle, historique ou idéologique. Insérés dans un roman en français, ces africanismes participent à une véritable esthétique littéraire interlinguistique.

Conclusion

La transposition onomastique littéraire effectuée par l'écrivain africain lors de sa création de l'onomastique romanesque, singulièrement les anthroponymes identitaires et leurs néologismes participe non seulement à la réécriture de la langue française et à l'esthétique interlinguistique des œuvres littéraires produites, mais constitue surtout un révélateur des charges sémantiques explicites, latentes, ou culturelles qui tissent les réseaux isotopiques de sens du récit dans la distribution actancielle des personnages de différentes ethnies en conflits identitaires.

Scholastique Mukasonga participe à cette technique scripturaire où les anthroponymes et les néologismes identitaires constituent des ingrédients qui assaisonnent l'idéologie génocidaire de la guerre absurde, de la tragédie rwandaise de 1994. L'impasse existentielle liée à l'horreur des événements,

aux haines, conflits et identités ethniques incite certains personnages au reniement ou au déracinement identitaire et à se forger une identité hybride, métisse, intermédiaire ou universelle, moins meurtrière que les identités ethniques hutu et tutsi en conflit dans le récit.

Bibliographie

Bakayoko, A. B. 2014. *Les Africanismes dans la littérature d'Afrique noire francophone : D'un concept colonial à une esthétique littéraire*. Thèse de doctorat, Université de Lausanne : Lausanne.

Barthes, R. 1972. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil.

Bigirimana, C. 2014. « La transposition onomastique dans la littérature burundaise ». *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 3, p.79-91.

Ekouma, Ada L. 2018. *La réécriture de la langue française dans la littérature gabonaise, Le Polar de Janis Otsiémi*. Thèse de doctorat : Université de Limoges. [En ligne] : <https://theses.hal.science/tel-01862684> [consulté le 20 octobre 2025].

Elongo, A. 2014. « Métaphore du cafard ou discursivité du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga ». *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 3, p.45-62.

Gahutu, M.A., 2014. « Rhétorique clinique, corollaire du discours afropessimiste ». *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 3, p. 63-77.

Maalouf, A. 1998. *Les identités meurtrières*, Paris : Grasset.

Maingueneau, D. 2004. *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin.

Manirambona, F. 2017. « De l'identité « rhizome » comme perspective de la mondialisation de la littérature africaine diasporique ». *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 6, p. 27-39.

Manirambona, F., 2015. « Esthétique interlinguistique dans l'écriture romanesque d'Alain Mabanckou ». *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 4, p.77-87.

Mukasonga, S. 2012. *Notre-Dame du Nil*. Paris : Gallimard.

Pruner, M., 2012. *L'analyse du texte théâtral*. Paris : Armand Colin.

Reuteur, Y., 2009. *Initiation à l'analyse du roman*. Paris : Armand Colin.

Sablayrolles, J.-F. 2000. *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*. Paris : Honoré Champion.



© *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 15, Année 2026.

Revue du GERFLINT

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb426870244>

Bibliothèque nationale de France – Juillet 2026 -

<https://gerflint.com>

<https://gerflint.com/synergies-afrique-des-grands-lacs>

